Bretagne 14-18

Association de recherches et d'études historiques sur la vie des Bretons dans la Grande Guerre

Mars 2001 **Bulletin n°16**

ISSN : 1240-5396



Un camp de prisonniers en Allemagne

Les prisonniers de guerre : des oubliés de l'histoire

Sommaire

Editorial

☞ *Parmi les "oubliés" de l' histoire de la Grande Guerre : les prisonniers de guerre français en Allemagne*
(René RICHARD) 2

Recherche

☞*L'hôpital complémentaire de Broons*
(René RICHARD) 4

Les imbéciles à l'armée
(Hubert BIESER) 6

Documents

☞*Affiches de guerre (1)*
(Frédéric MAGNAN) 7

Archéologie

L'artisanat de Tranchées
(Jean-Pierre COTTE) 8

Le point sur la recherche

☞ *14-18 dans les manuels scolaires de troisième : la recherche et ses traductions pédagogiques*
(Ronan RICHARD) 9

Lire, voir, écouter 11

Éditorial

Parmi les "oubliés" de 1' histoire de la Grande Guerre :
Les prisonniers de guerre français en Allemagne.

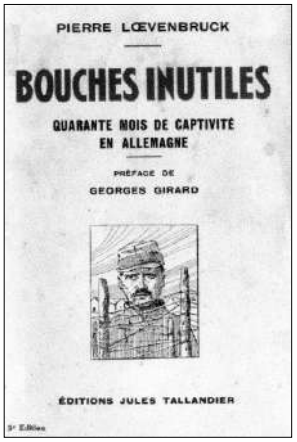
par René Richard

Dans l'imagerie traditionnelle le soldat français de la Grande Guerre est le "poilu", le combattant des premières lignes, des tranchées, sorte de héros populaire mythique, gouailleur, courageux et imperturbable. Son prestige fut et resta établi par le fait qu'il fit partie du camp des vainqueurs, de ceux qui firent plier l'adversaire. Image véhiculée par des manuels scolaires, par maints discours officiels ou même par les propos de certains anciens combattants (qui n'avaient pas été forcément parmi les plus ex-posés). Image ô combien réductrice.



Nul doute que, dans sa misère et dans ses enfers, le soldat de 14-18 fut admirable d'abnégation et de courage mais, à trop le glorifier, on en oublierait qu'il fut tout simplement un homme. Pour s'en convaincre, il n'est qu'à relire les pages écrites par ce témoin de premier ordre (et de première ligne...) que fut Jacques Meyer (*La vie quotidienne des soldats pendant la Grande Guerre* - Hachette). Mais la légende avait été créée et s'est fortement ancrée dans l'inconscient collectif des Français. Le soldat français de la guerre de 14-18 était un vainqueur et s'il avait gagné c'est parce qu'il avait tenu sans défaillance. L'histoire de la guerre ne pouvait être écrite qu'à sa gloire après qu'on eut célébré, bien entendu, la fermeté et le génie militaire de ses "grands chefs". Les projecteurs de l'histoire ainsi centrés ne pouvaient que rejeter dans l'ombre les autres acteurs du conflit, devenus simples spectateurs : les civils ou les militaires ou mobilisés moins impliqués dans l'affrontement direct (la deuxième ligne était déjà un domaine d'embusqués" par rapport au petit poste).Une catégorie de soldats fut quant à elle pratiquement jetée aux oubliettes de l'histoire jusqu'à ces toutes dernières années.

Il s'agit des prisonniers de guerre français en Allemagne. Pendant la guerre, il en fut abondamment question dans les journaux. On évoquait leur sort, leurs privations, les moyens de les contacter ou de leur venir en aide, les tractations diplomatiques les concernant. On les plaignait. On rassurait les familles inquiètes de ne plus avoir de nouvelles et qui craignaient le pire. Cette attention et ces apitoiements portés aux prisonniers de guerre auraient dû logiquement perdurer après la guerre, lorsqu'ils revinrent au pays. Rien de tel, excepté bien sûr dans leurs familles. *" Nous passons à Delle et débarquons à Dijon.., à 2 heures du matin seulement, dans une solitude complète. L'accueil que nous recevons plus tard est indifférent, même froid. Quelques-uns de mes camarades, qui rêvaient une apothéose - que nous ne méritions pas - sont déçus, même choqués."* (H. de Versonnex - La cage - Tallandier -1932, p.243).



Ce témoignage n'est pas unique, loin s'en faut, dans les nombreux livres que j'ai compulsés ou dans les enregistrements que j'ai recueillis. Des soldats qui n'avaient point été capturés semblèrent eux-mêmes refuser que ces captifs entrassent à leurs côtés dans la catégorie glorieuse des vainqueurs. Si après la seconde guerre mondiale on parla d'Anciens Combattants et Prisonniers de Guerre (A.C.P.G.), cet amalgame associatif ne se réalisa qu'à la fin des années 20 pour les soldats de 14-18. Les"Prisonniers de Guerre et Evadés" étaient dissociés, dans les rubriques de présentation des associations, des "Combattants" (voir la collection de *l'Almanach du Combattant* pour les années d'après guerre). La suspicion régnait : avoir été fait prisonnier c'était avoir failli et ne pas avoir participé aux efforts de la Victoire comme le véritable soldat de 14-18. Les droits des prisonniers ne pouvaient être les mêmes que ceux des combattants. Une loi du 29 avril 1921 accorda même généreusement *"sous certaines conditions l'amnistie aux militaires qui ont été faits prisonniers de guerre avant d'avoir accompli 3 mois dans une unité combattante "* (J.O. du 1er mai 1921).

Cette loi d'amnistie s'appliquait surtout aux prisonniers des premières semaines de guerre, ceux de Belgique, d'Alsace, de Lorraine, de Maubeuge (35 à 40 000), de Lille (3 à 5 000)...Ceux qui débarquèrent en France, fin 1918, avec leurs képis éculés, leurs pantalons garance et leurs capotes bleu sombre élimés. Les victimes des errances et des stratégies inconsidérées du haut commandement en août et septembre 14. La plus grosse masse de prisonniers français de toute la guerre en quelques semaines... Etre accusés de lâcheté était considéré comme "une rumeur infâme" qui scandalisait ces hommes qui n'avaient fait qu'obéir à des ordres, qui estimaient avoir fait leur devoir et n'avoir cédé que parce qu'ils ne pouvaient faire autrement, souvent parce qu'ils étaient blessés. Beaucoup alléguèrent aussi pour leur défense, qu'ils avaient combattu à leur manière dans les camps ou sur les chantiers où ils devaient travailler. Certains mirent en avant leurs tentatives d'évasion (en cas de succès ils pouvaient alors avoir été internés dans le pays neutre où ils s'étaient réfugiés, sort réservé en vertu des conventions internationales aux officiers échangés contre des officiers allemands). Peu à peu, ils furent réadmis, pour leurs droits, dans la grande communauté des "Combattants" mais furent toujours considérés comme une "fraction d'anciens combattants de la Grande Guerre" (J. Guerrier- *Livre d'Or des Prisonniers de Guerre de la Mayenne*, Jouve, Paris, 1922, p. 5). Ils restèrent longtemps marqués par cette défiance et cette discrimination plus ou moins implicites dont ils furent l'objet. Beaucoup écrivirent leurs mémoires, pour décrire ce qu'ils vécurent lors de leur capture et dans leur captivité. Dans une Allemagne où le Comité International de la Croix Rouge recensait (à partir d'informations allemandes), le 12 mai 1917, 2 874 271 prisonniers de guerre (dont 2 080 699 Russes et 368 607 Français, parmi lesquels 6329 officiers - Archives du C.I.C.R. -4201- carton 27)), la situation matérielle des prisonniers se dégrada en effet du fait de ce nombre énorme et sans cesse croissant de prisonniers (ces "bouches inutiles") et aussi du fait des restrictions de plus en plus rigoureuses liées au blocus de l'Allemagne (à titre de comparaison, le ministère de la Guerre français comptabilisait, en mars 1917, 150 635 prisonniers allemands dans les camps de la métropole ou de colonies et protectorats; ils seront 195 573 au 1er janvier 1918 et 356 752 le 15 novembre 1918 - *Archives du S.H.A.T.* - 16 N 2460 à 2465). Les prisonniers auraient aussi aimé qu'on prit en compte et qu'on se rappela ces souffrances de captifs que la presse évoquait sans cesse et abondamment pendant les années de guerre.

Cette forme d'ostracisme dont ils eurent indéniablement à souffrir dans les années de l'immédiat après-guerre explique peut être en partie que les prisonniers de guerre français de 14-18 ne générèrent qu'une littérature infime, à part leurs



Tiré de « Haus-Spital près Münster-en-Wesphalie. Un parc à prisonniers », édit. Camille Robbe, Lille, nd.

témoignages personnels qui, eux, furent nombreux mais peu exploités. En 1940, ce fut pratiquement toute l'armée française qui fut capturée et, dans l'opinion publique, s'imposa de façon trop hâtive et globale pour ne pas être injuste, simpliste et faussée cette comparaison entre l'armée des vainqueurs de 14-18 et l'armée des défaits de 39-45. La ténacité des uns restés invincibles ne pouvait que contraster avec le "lâchage" des autres devenus des captifs. Les prisonniers français de la première guerre ne pouvaient trouver leur place dans cette confrontation théorique et simplifiée des deux armées. De plus, par rapport à l'ampleur de la captivité des soldats français de 40, celle de leurs pairs (et souvent pères.) de 14-18 apparaissait comme un fait historique nettement moins considérable et intéressant. Ce qui explique aussi sans doute qu'elle soit apparue comme un épiphénomène dans la Grande Guerre par rapport à l'étude des conditions de vie et de combat des hommes restés au front (étude aussi plus positive au regard de notre fierté nationale...).

Cet intérêt secondaire concevable ne devrait plus cependant entraîner une mésestimation de la réalité de la captivité de soldats français en 14-18 qui, trop omise, risquerait d'être ensuite totalement ignorée, ce qui fausserait l'histoire de l'armée française de la première guerre. Les études familiales comme celles de Paul Cheval ("Deux frères bretons prisonniers en Allemagne" - *Revue Bretagne 14-18,* n° 2 - 2000 - pages 189 à 217) peuvent aider à lutter contre un regrettable oubli. Mais nous appelons aussi de nos voeux des recherches générales, aussi objectives et documentées qu'il est possible (les archives allemandes concernant les camps de prisonniers en Allemagne - 154 camps déjà répertoriés en mai 1915 - ont malheureusement été détruites lors de bombardements en 1945). Nous espérons que la contribution d'Annette Becker dans son livre sur les *"Oubliés de la Guerre"* (Noêsis, 1998, pages 89 à 145) ne constituera pas une "première" sans lendemain. Qu'en notre modeste bulletin nous ayons évoqué, même très succinctement et trop schématiquement, ces acteurs de la guerre si méconnus procède déjà un peu, nous semble t-il, d'un devoir de mémoire à leur égard.

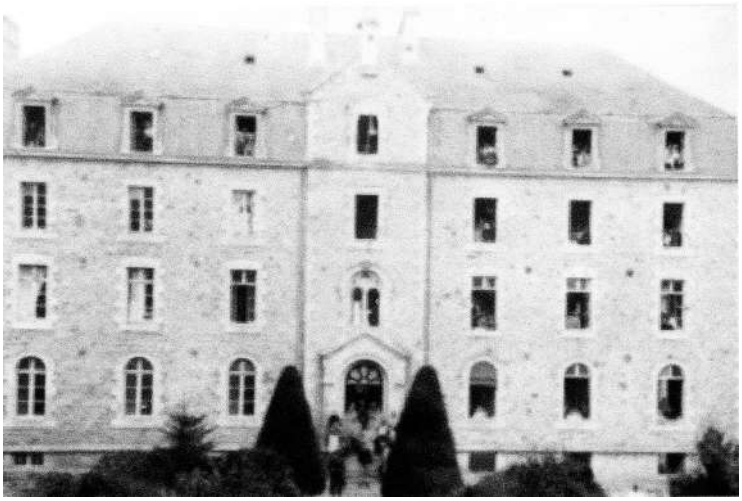
Recherches

Les formations sanitaires pendant la première guerre mondiale
L'Hôpital Complémentaire n° 42 de Broons (C.d.N.)

par René RICHARD

(Les photographies sont issues des archives de la communauté de Broons)

Le service de santé militaire de la zone des armées avait été pensé et organisé avant la guerre: du front vers l'immédiat arrière on trouvait ainsi les groupes de brancardiers, les ambulances et les hôpitaux d'évacuation (H.O.E.) avec également des sections sanitaires automobiles et des trains sanitaires (1). Mais ce que n'avaient pas prévu les concepteurs de ce dispositif théorique, ce furent les hécatombes sanglantes et la durée de cette guerre. Rien que pour les 5 mois de 1914, on dénombra 336 334 soldats blessés, chiffre qui surprend par son ampleur et sa précision (2) Il fallut rapidement modifier et renforcer l'organisation initiale des services sanitaires et médicaux, multiplier les médecins, les groupes de brancardiers et les ambulances, créer des groupes complémentaires de chirurgie. Il fallut surtout réorganiser voire organiser les évacuations des blessés et malades vers l'intérieur. Dès la fin de 1914, l'autorité militaire décida de ne plus renvoyer tous les blessés ou malades vers les hôpitaux de l'arrière.



Restèrent dans la zone des armées, avec les inévacuables, les blessés légers ou petits malades, réunis dans des hôpitaux spéciaux, et, dans des dépôts, les éclopés, momentanément indisponibles. Il fallait en effet garder ces soldats près du front "en vue de leur récupération rapide".

Cette organisation fut sans cesse remise en cause et, jusqu'en 1918, se révéla toujours quelque peu dépassée au moment des grandes batailles. En janvier et en février 1915 ce sont 187 029 nouveaux blessés; du 26 au 30 septembre 1915, on évacua d'Artois et surtout de Champagne 109 340 blessés. Verdun coûta, du 21 février à la mi-novembre 1916, 488 000 blessés à l'armée française et 353 000 blessés quittèrent le vaste champ de bataille de la Somme, de juillet à fin novembre 1916. Et que dire du "Charleroi sanitaire" qui résulta de l'imprévoyance jugée ensuite "criminelle" du haut commandement lors de la préparation de la bataille du Chemin des Dames. Le poignant témoignage de Mr Lanoé, grièvement blessé lors de cette bataille, illustre bien l'incroyable désarroi des unités sanitaires pendant ces jours sombres d'avril 1917 (3): parmi les 113 497 blessés évacués en 1 mois, combien moururent faute de soins d'urgence ?

L'organisation du service de santé de l'intérieur montra aussi, dès le début de la guerre, ses limites: capacités d'accueil trop réduites, manque de praticiens et de personnels soignants, inexpériences face à certaines atteintes (en particulier les blessures de la face, les gaz ou les névroses ou psychoses de guerre (4). Que ce soit dans la zone des armées ou à l'intérieur, personne n'avait envisagé une guerre aussi longue et aussi coûteuse en hommes. Et, quand la crise des effectifs provoquée par les épouvantables saignées des premiers combats et du "grignotage" de 1915 devint dramatique, il fallut bien imaginer de multiples techniques de rééducation pour tenter de renvoyer dans la tourmente un maximum de blessés (5). Le service de santé dut donc improviser et innover non seulement pour que le plus grand nombre possible de blessés soit accueilli et soigné mais surtout pour que ces blessés soient bien soignés et assez rétablis pour redevenir des combattants et n'être pas d'inutiles et coûteux réformés.

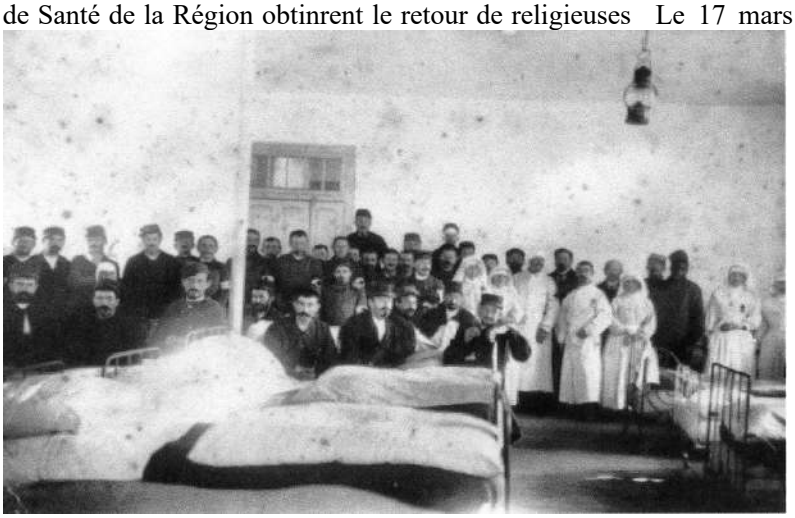
Pendant la guerre, dans chaque département hors de la zone des armées, fonctionnèrent de multiples formations sanitaires: hôpitaux militaires (HM), hôpitaux complémentaires (HC), hôpitaux auxiliaires (HA), hôpitaux provisoires (HP), hôpitaux bénévoles (HB)... formaient un réseau assez hétéroclite quant aux conditions de leur création, à leurs capacités d'accueil et de soins, aux lieux où ils étaient implantés et à leur statut; ce réseau se modifia sans cesse selon les besoins et les circonstances. Créés officiellement dans des lieux habituels de soins ou dans des bâtiments réquisitionnés, ils pouvaient aussi l'être sur des propositions de personnes privées, propositions qui étaient étudiées par les autorités militaires et la Croix-Rouge (6).

Dans les Côtes-du-Nord, département que nous avons étudié, on recense, de 1914 à 1916, 37 lieux de soins, établis dans des hôpitaux, des établissements d'enseignement, des hôtels, des couvents (7)...Les réquisitions pouvaient être acceptées ou contestées et les procédures d'indemnisation et de dédommagement furent longues et nombreuses pendant et après la guerre.

Comme l'a bien montré Alain Breteau dans sa chronique de la création et du fonctionnement de l'Hôpital Auxiliaire 105 de Gourin (56), il fallait aux responsables de ces petites unités sanitaires temporaires une forte dose de ténacité et de foi en leur mission pour surmonter les incessants problèmes qui se posaient à eux (incertitudes financières, manque de matériels, indifférence municipale...). Sans compter la probable pénurie de personnel qualifié (8).

L'Hôpital Complémentaire 42 établi à Broons (Côtes-du-Nord) dans les locaux réquisitionnés de l'école Sainte- Ma-rie et de la communauté religieuse Sainte-Marie de la Présentation connut lui aussi bien des péripéties. Ne serait-ce qu'à sa création, dès le début de la guerre. Il ne se trouvait plus alors dans les murs de la communauté que quelques religieuses malades ou âgées et leurs soignantes. Les autres religieuses avaient été expulsées le 9 juin 1914 et s'étaient exilées à Guernesey. Le 16 août 1914, leur supérieure indique par courrier au général Marion, commandant de la Xème Région Militaire, qu'elles se mettent au service de l'autorité militaire. Leur retour ne se fit pas sans mal, car il transgressait la loi sur les congrégations et l'occupation des bâtiments confisqués par l'Etat, ce que ne manqua pas de rappeler à plusieurs reprises le directeur départemental de l'Enregistrement, des Domaines et des Timbres. Faisant fi de ces protestations et faisant pression sur le préfet, le général Marion et le directeur du Service

de Santé de la Région obtinrent le retour de religieuses



dans les murs de leur ancien couvent devenu officiellement l'Hôpital Complémentaire 42. Elles y revinrent, non comme propriétaires des lieux mais comme personnels sous l'autorité d'un médecin-chef.

Le préfet, pris pendant plusieurs semaines entre les demandes impératives de la Région militaire et les rappels au droit républicain de son directeur des Domaines, constata, dans une lettre au sous-préfet de Dinan datée du 23 septembre 1914 "qu'il y a une situation de fait qu'il importe de...régulariser au plus tôt". Et, avouant son impuissance à faire respecter une loi de temps de paix sous la pression des événements sanglants de la guerre, il ajoute qu'il "renvoie le problème du fonctionnement et de la collaboration avec les religieuses à l'autorité militaire" (9)

Il ne pouvait s'agir en effet que d'un constat car, depuis le 11 septembre, des blessés sont arrivés à Broons (10). Des convois de blessés français (avec parfois des tirailleurs africains) se succèdent de septembre 1914 à mars 1916. Ce sont des habitants de Broons qui, réquisitionnés par l'autorité militaire, transportent les blessés de la gare à l'hôpital et les corps des morts au cimetière. La capacité d'accueil de l'hôpital est de 500 lits et il put s'y trouver 450 blessés en même temps. L'équipe soignante est d'abord composée de deux médecins militaires (Dr Larcher et Potier), de deux chirurgiens (Dr Plançon et Aubry), de 2 pharmaciens (Mrs Lorot et Prim), de 15 infirmiers militaires et de 36 religieuses. Le 24 novembre 1914, un 38me chirurgien (Dr Séjourné) renforce cette équipe. La gestion assurée au début par le Dr Larcher, médecin-chef et directeur, est ensuite confiée à Mr Legiemble puis à Mr Allègre. Les soeurs, soignantes ou affectées aux services, reçoivent une indemnité journalière de 2 francs.

Du 22 mars 1915 au 18 mars 1916, ce sont des malades et blessés belges qui sont accueillis dans un pavillon indépendant avec deux médecins, les docteurs Lens et Detrou, et 15 infirmiers.

Le 20 février 1916, il est décidé d'affecter l'H.C.42 aux tuberculeux. Il devint alors un Hôpital Sanitaire Régional. Nous pensons que cette modification du statut de l'hôpital dut amener des réactions dans la population, les contagieux étant un peu partout refusés.

Le 17 mars 1916, les blessés français et belges sont définitivement évacués et, sous la direction du docteur Chapon, infirmiers, religieuses et pharmaciens soigneront des soldats tuberculeux jusqu'au 28 octobre ; 1916. Ceux-ci venaient des hôpitaux de Rennes, Fougères, Quintin, Dinan. Ce fut, de l'avis des soignants, la période la plus pénible de l'histoire de l'hôpital. Les locaux sont désinfectés du 20 octobre au 24 décembre 1916 avant d'accueillir de nouveau des blessés et des malades français jusqu'au 19 avril 1917. Ce sont alors des blessés russes qui y sont soignés jusqu'au 27 juin 1917 avant que, jusqu'au 29 août 1919, on ne réserve les 500 lits à des blessés français.

Ajoutons que du 27 mars 1917 au mois de mars 1919, un bâtiment de l'hôpital sera uniquement affecté à un service de psychiatrie, pour la prise en charge de soldats "nerveux"; un groupe de paludéens passera aussi par l'hôpital de Broons à partir du 26 mars 1919.

La fermeture officielle de l'H.C.42 sera prononcée le 29 août 1919.
Ce rapide historique montre bien comment ces hôpitaux improvisés dans des conditions parfois précaires pour faire face aux terribles nécessités de la guerre durent sans cesse s'adapter à celles-ci. Les autorités en exigèrent beaucoup, de façon parfois incohérente et peu réaliste, et ils surent répondre aux besoins les plus divers. L'hôpital de Broons reçut exactement 9674 blessés ou malades pendant la guerre.



Du 11 septembre 1914 au 17 mars 1916 3640 blessés ou malades y furent soignés (2640 français et 1300 belges). 28 décédèrent. D'avril à octobre 1916, 870 phtisiques y séjournèrent et 138 y moururent. D'avril 1917 à fin août 1919 1004 "nerveux" y furent traités. Enfin, 321 blessés russes y trouvèrent assistance et soins d'avril à fin juin 1917. Les statistiques de fin de guerre sont ensuite plus imprécises. Cet afflux de blessés et de malades bouleversa pendant quatre années la vie de la cité natale de du Guesclin. Le carré militaire du cimetière de Broons rappelle tristement l'existence de cette formation sanitaire: 125 soldats y reposent, dont beaucoup de coloniaux.
Leur collaboration volontaire et appréciée permit aux religieuses (16 furent décorées de la médaille des épidémies le 24 octobre 1918) de négocier ensuite habilement leur retour et leur réintégration définitive dans les murs de leur communauté. Il leur fallut cependant attendre le 21 novembre 1923 pour que cette réintégration soit officiellement effective.

(1)- Pour des informations plus complètes sur le Service de santé pendant la guerre, se référer à l'importante contribution du médecin-inspecteur général Mignon : *Le Service de santé pendant le guerre 1914-1918*, Paris, Masson, 1926-1927, 4 volumes.
(2)- Toutes les statistiques ont été reprises dans Les Armées Françaises dans la Grande Guerre- tome XII.
(3)- Bulletin Bretagne 14-18 n° 4, décembre 1997, pages 9 et 10.
(4)- Sur ce problème des soldats "nerveux", voir Hubert Bieser, *"Les soldats fous dans un asile de la Seine pendant la guerre*", Revue Bretagne 14-18 n° 1, 1998, p. 171-192 et *"Le caporal G... ou la folie comme réponse à tenir son rôle pendant la guerre*", Revue Bretagne 14-18 n°2, 2000, p. 161-176.
(5)- Voir sur ce point la précieuse collection du Larousse Médical de Guerre.
(6)- Lire le savoureux témoignage de Louise Weiss- Mémoires d'une Européenne, tome 1: 1893-1919, Paris, Payot 1970, p. 184-199
(7)- Archives Départementales des Côtes d'Armor-2R42.
(8)- Alain Breteau, *"L'hôpital auxiliaire 105 à Gourin pendant la guerre de 1914-1918",* Revue Bretagne 14-18 n°1, 1998, pages 193 à 206.
(9)- Les nombreux courriers relatifs à ce retour controversé et à l'ouverture de l'hôpital sont conservés aux A.D.22, 1M 257-258-261.
(10)- Les informations suivantes ont pu être puisées dans des archives des Soeurs de la Communauté de Broons qui nous ont été obligeamment confiées.

Les imbéciles à l'armée

par Hubert BIESER

Notre ami Hubert BIESER, dont nous connaissons désormais bien les recherches sur les troubles mentaux des soldats pendant la guerre, nous livre ce nouvel article sur un aspect tout à fait inconnu du conflit, à savoir l'enrôlement de ceux que la littérature médico-psychologique appelle aujourd'hui "handicapés mentaux" et qu'au début du siècle on nommait brutalement "débiles"; "imbéciles" ou "tarés" qui faisaient partie de cette catégorie méprisée des "non-valeurs ".

Les combats des premiers mois de la guerre ont abouti à une pénurie de combattants. De rares voix de médecins vont s'élever contre l'envoi au massacre de tous les bons représentants de la race, jeunes et dans la force de l'âge, alors que de nombreux individus "non-valeurs humaines" échappent à leur devoir de citoyen. On aboutit ainsi à protéger les "tarés", les "imbéciles" de la mort. Avec la loi Dalbiez d'août 1915 les pouvoirs publics demandent aux conseils de révision et autres commissions de *aucune initiative ne sont requis* .Ils ne savent pas régler leur vie; il faut que quelqu'un s'en charge pour réforme de réexaminer les hommes reconnus auparavant par eux inaptes au service militaire. Conséquence: *"La nouvelle visite des exemptés et reformés....a eu pour effet d'augmenter notablement le nombre des imbéciles incorporés"* (1).
Peut-on utiliser les "imbéciles" à l'armée ? C'est la question que se posent aliénistes et neurologistes. *"Dans la vie civile, l'imbécile ne peut pratiquer que des métiers manuels et seulement ceux qui offrent le moins de difficultés, où aucun effort d'intelligence,* eux." (2). Qu'à cela ne tienne, l'Armée se charge totalement des soldats...! Oui, mais ! *"Les imbéciles*

*ont été fréquemment les auteurs, depuis le début des hostilités, d'attentats contre eux-mêmes, leurs officiers ou leurs camarades, de désobéissances, de fautes contre la discipline, d'erreurs dans l'accomplissement des ordres reçus."(*3) Donc: *" En temps de guerre, la mesure qui s'impose, c'est l'exclusion de l'armée des imbéciles. Il n'y a pas lieu de s'attarder à un essai d'aptitude au service préconisé en temps de paix pour certains débiles". Il est ajouté: "Les imbéciles, qui sont peureux, et dont les réactions sont dangereuses pour leurs camarades et pour eux-mêmes, doivent être écartés du service armé. Ils sont même peu aptes au service auxiliaire. Le seul endroit où les imbéciles puissent être utilisés, fournir un travail de quelque rendement, c'est le milieu où ils ont vécu. Au moment où toutes les professions manquent de main d'oeuvre, on ne doit pas enlever ces gros débiles au milieu familial, le seul où leur action peut être productive" (4).*

Certains pensent cependant que l'on peut les utiliser, car dans une guerre sans mouvement comme la guerre de tranchées, installés aux créneaux, ils peuvent au moins faire le coup de feu. Et on laisse entendre, à mots couverts, qu'un obus y tombant, la perte ne serait pas bien grave: ces hommes ne sont que des "non-valeurs" (5) que l'on devrait, de toute façon, empêcher de se reproduire car, affirme t-on alors, l'imbécillité est congénitale. Vraiment ? Mais, alors, que penser de cet engagé de 1916 déclarant au médecin qui l'estime "imbécile" que *"s'il était intelligent, il ne se serait pas engagé*" ..?(6)

En 1918, dans la revue des Etats généraux du tourisme, un auteur anonyme prend le contre-pied des opinions générales:" *Il est certain que la guerre fait disparaître beaucoup d'hommes jeunes ou dans la force de l'âge, dont la perte est déplorable pour les nations et pour l'humanité en général. Elle élimine trop souvent les individus supérieurs en intelligence, en activité, en vertus morales, pour laisser survivre des individus plus médiocres physiquement, et surtout moralement. Il y a là une sélection à rebours, une élimination non des types inférieurs, mais des supérieurs, d'où un abaissement général du niveau de capacité et d'efficience. Il ne faudrait toutefois pas exagérer l'influence déterminante de la guerre par élimination des types supérieurs. Il ne faut pas oublier que le moule en reste intact: la femme. Car la femme joue un rôle considérable dans la transmission des qualités qui font l'homme supérieur; et elle reste capable d'engendrer une progéniture qui vaudra la population masculine détruite. Tant d'hommes doivent leurs plus belles qualités à leur mère. Encore une fois le monde subsiste et la création de types équivalents à ceux que la guerre a fauchés reste possible et se fera. Ce serait une grande erreur de croire que c'est surtout le père qui fait l'enfant, moralement et intellectuellement : ce dernier est tout autant, et souvent plus encore, l'oeuvre de la mère" (7).*

Ainsi définissait-on, sous la 3ème République, à la Belle Epoque, le rôle de la femme !! Il allait falloir repeupler pour la prochaine...

(1) Colin, Lautier, Magnac, Annales médico psychologiques, octobre 1916, page 541.
(2) Colin,...op. cité, p. 541-542.
(3) Dans nos dossiers de militaires fous, l'un d'eux est interné car il est incapable, comme sentinelle, de se rappeler le mot de passe, mettant ainsi en danger ses camarades...
(4) Colin, ... op. cité, p. 544.
(5) Colin, ... op. cité, p. 542.
(6) Colin, ... op. cité, p. 541.
(7) Anonyme, La race et la guerre in Le pays de France, n° 211, 31-10-1918, p. 13.

D o c u m e n t s

Les affiches de la Grande guerre

par Frédéric MAGNAN

Le 02 août 1914, les murs de France se couvrent d'avis de mobilisation générale. Le début de la guerre a sonné et la propagande peut agir ; pourtant rien n'est prêt contrairement à l'Allemagne qui dispose de deux organismes qui centralisent la propagande dès le mois d'août 1914. Dans la propagande par l'affiche, L. Gervereau parle pour la France de propagande par la négative : la censure s'installe rapidement et s'applique aux journaux dès août et en automne, aux caricatures.

Il faut noter que jusqu'en 1914 l'Etat ignore l'usage de l'affiche illustrée. Avant le début de la guerre, il n'existe qu'un affichage officiel composé en grande partie de texte. En quelques semaines, l'affiche illustrée est récupérée, enrôlée au service de l'effort de guerre car, dès 1915, le déficit budgétaire s'élève à 18 milliards de francs et l'Etat n'a pas d'autre solution que de puiser dans les « bas de laine » des

Français. Deux solutions sont utilisées pour obtenir les ressources nécessaires : la planche à billets et



Affiche d'André Faivre, 1915, Paris, BNF

les emprunts.
Dès le début de la guerre, les Français sont invités à venir recevoir des billets contre leur monnaie d'or. La Banque de France émet en 1914 6,7 milliards en billets pour une encaisse de 4,1 milliards en or. En mars 1919, les chiffres sont respectivement 33 pour 5,5. Plusieurs affiches sont produites sur ce thème, notamment en 1915 celle d'Abel Faivre, l'illustrateur de l'affiche intitulée « On les aura !» (2eme emprunt de1916) qui représente un coq sur la face d'une pièce en or terrassant un soldat allemand genou à terre ; on peut y lire : « Pour la France versez votre or » et « l'or combat pour la victoire ».

L'autre façon de trouver des ressources est l'émission d'emprunts ; le premier en 1914 (mal lancé) ne rapporta que 380 millions mais les suivants dits « Emprunts de la Défense Nationale » rapportèrent 13 milliards en 1915, 10 milliards en 1916, 10 milliards en 1917 et 22 milliards en 1918. Il faut dire qu'ils bénéficièrent d'une grande publicité, que ces affiches marquèrent les esprits et qu'aujourd'hui encore les personnes s'intéressant à cette période ont au moins une de ces affiches d'emprunt en tête. Le nombre des affiches d'emprunt illustrées ne cessa d'augmenter pendant la guerre, 3 pour l'emprunt de 1915, 13 pour celui de 1916, 16 pour celui de 1917 et 40 pour 1918. A titre d'exemple, le préfet de la Meuse commanda 4800 affiches du troisième emprunt. La plupart de ses collègues deviendront les véritables responsables locaux de la propagande gouvernementale.
Si les affiches d'emprunt ont été éditées massivement, elles ne sont pas les seules affiches de la Grande Guerre ; d'autres thèmes furent placardés sur les murs comme les affiches administratives, les affiches pour les éprouvés de la guerre *(Journée du Poilu),* les écoliers mobilisés *(« Economisons le pain en mangeant des pommes de terre »),* les problèmes du jour : tuberculose, alcoolisme, dénatalité, morale... Ces dernières sont beaucoup plus rares car elles ont été collées et peu ont été conservées contrairement aux emprunts qui furent plutôt punaisés dans les établissements bancaires. Elles feront l'objet d'un prochain article.

Archéologie de guerre

L'artisanat de tranchée.

par Jean-Pierre COTTE

En plus des trophées (casques, baïonnettes, douilles, etc...), les poilus ont souvent ramené du front de petits objets de laiton ou d'aluminium qu'ils fabriquaient ou qu'ils achetaient à des spécialistes. Au hasard de la lecture des témoignages et des romans, il n'est pas rare de trouver mention de cet artisanat :
« Cependant le père Blaire reprend sa bague commencée. Il a enfilé la rondelle encore informe d'aluminium un bout de bois rond et il la frotte avec la lime. Il s'applique à ce travail, ... (page 48) *; Moi, dit Blaire, j'ai toujours dans la poche, pour être à portée de ma main, ma trousse à bagues. Il la sort, enveloppée dans un*



Les bagues en aluminium provenant du front ont un succès de plus en plus grand. Pour la fabrication de celles-ci, un rouet abandonné sert de tour.

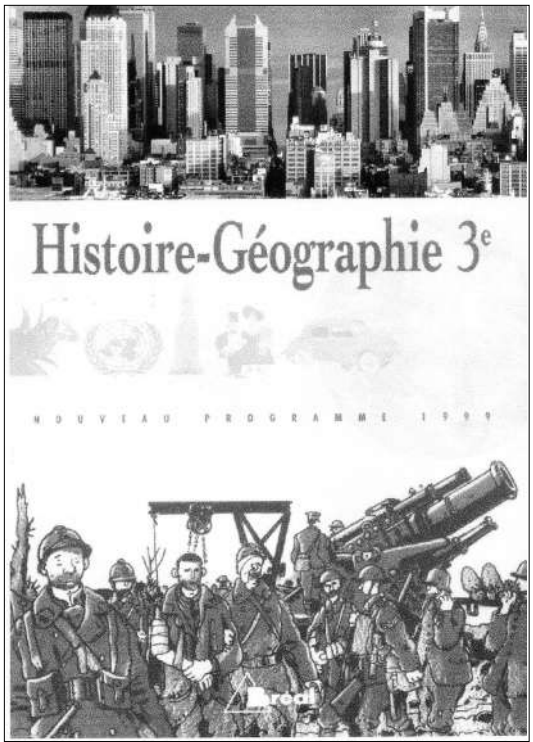
sachet à masque, et il la secoue. Le tiers-point et la lime sonnent, et on entend aussi le cliquetis des anneaux bruts d'aluminium. (page 191) » Le Feu, Henri Barbusse, Flammarion, 1945.

Les documents photographiques sont plus rares. Voici une photo trouvée dans « *SUR LE VIF* » N° 47 du 2 octobre 1915.

Le point sur la recherche

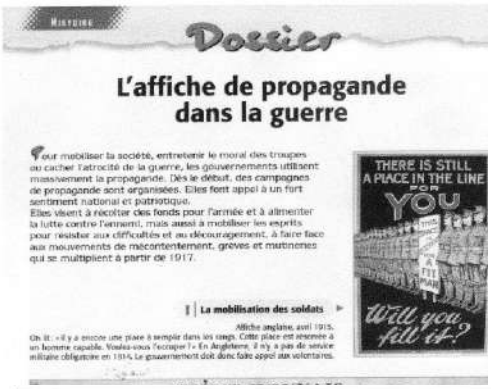
La Grande Guerre est-elle vraiment minorée dans les nouveaux programmes ? La place de la guerre et l'adaptation aux progrès de la recherche : l'exemple des manuels de troisième.

par Ronan RICHARD



Le débat sur l'adaptation des manuels et de l'enseignement aux progrès de la recherche a rebondi dernièrement avec les critiques de spécialistes de la guerre d'Algérie. Les polémiques sur la torture pratiquée par l'armée française ont fait réfléchir quelques chercheurs sur le contenu des manuels, visiblement peu loquaces sur ces questions et reflétant plutôt le mutisme durable qui pendant de longues années, ce mutisme même que les premiers résultats des recherches universitaires les plus récentes viennent de briser. Il était intéressant de s'interroger pareillement sur la place de la première guerre mondiale et de confronter discours offert aux pédagogues et ceux des chercheurs.

Pour y répondre, nous avons étudié 6 manuels de classe de troisième. Signalons en préalable que ce programme est



Dossier

L'affiche de propagande dans la guerre

Pour mobiliser la société, entretenir le moral des troupes ou cacher l'atrocité de la guerre, les gouvernements utilisent massivement la propagande. Dès le début, des campagnes de propagande sont organisées. Elles font appel à un fort sentiment national et patriotique.
Elles visent à récolter des fonds pour l'armée et à alimenter la lutte contre l'ennemi, mais aussi à mobiliser les esprits pour résister aux difficultés et au découragement, à faire face aux mouvements de mécontentement, grèves et mutineries qui se multiplient à partir de 1917.

THERE IS STILL A PLACE IN THE LINE FOR YOU

Will you fill it?

La mobilisation des soldats

Affiche anglaise, avril 1915.
On lit : « Il y a encore une place à remplir dans les rangs. Cette place est réservée à un homme capable. Voulez-vous l'occuper ? » En Angleterre, il n'y a pas de service militaire obligatoire en 1914. Le gouvernement doit donc faire appel aux volontaires.

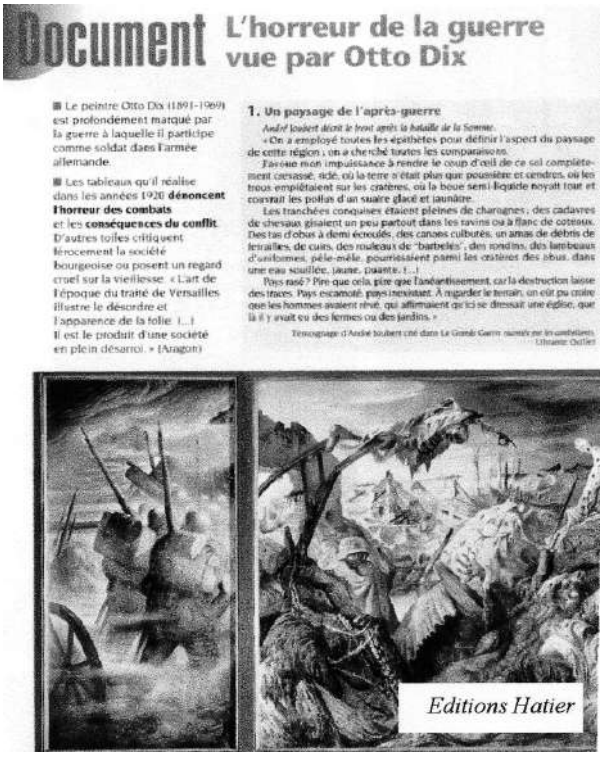
Editions	Part consacrée à la première guerre
Hatier	7,4 %
Belin	6,7 %
Magnard	4,9 %
Bordas	6,5 %
Hachette	6,5 %
Bréal	6,5 %

Editions Bordas

nouveau et se propose, fusionnant histoire, géographie et géopolitique du monde actuel, de donner aux élèves des clés de compréhension sur le monde actuel et les héritages divers qui expliquent son fonctionnement et son organisation. Cette orientation générale, ce fil directeur, est important à signaler car la première guerre n'est pas étudiée gratuitement, pour ce qu'elle est, mais elle ouvre le programme et doit être mise en perspective par rapport à l'histoire du XX^{ème} siècle. Deux constats généraux introduiront une analyse un peu plus fouillée. D'abord, il est important de souligner que la place de la première guerre n'est pas minorée comme on l'entend souvent. Ce genre de propos est, du reste, reste, souvent tenu par des personnes dont l'intérêt particulier pour cette période fait perdre de vue l'importance comparée d'autres évènements postérieurs qui expliquent autant, voire plus, les faits actuels que l'on veut éclairer. C'est le cas, par exemple, d'un récent éditorial de *La lettre de Péronne* où Thomas Compère-Morel disait son affliction face à cette perte de poids dans les programmes. Nous nous inscrivons en faux contre cette thèse. Voici, pour preuve, la part consacrée par chaque manuel à cette Grande Guerre, à laquelle se trouve, fort justement d'ailleurs, intégrée la révolution d'octobre 17 dont l'incidence sur la guerre à l'Ouest n'a nul besoin d'être rappelée.

En terme d'horaires préconisés, ce bloc introductif, ramené aux chapitres historiques purs, représente près de 10 % du total. On peut donc se plaindre de n'avoir pas assez d'heures consacrées à l'histoire et géographie mais il est bien excessif de gémir sur la baisse d'importance de la première guerre. D'autres aspects capitaux du XX^{ème} siècle — comme la révolution de 17 et l'histoire de l'URSS avant Staline ou encore l'Italie fasciste ou la guerre d'Espagne rayées des programmes — ont souffert bien plus des choix de la commission des programmes.
Au niveau du contenu, les manuels semblent s'adapter progressivement à la recherche sur la forme et parfois sur le fond, même s'il est difficile d'ouvrir une porte à cette grande avancée que constitue l'étude de la « culture de guerre », par exemple, sans en refermer une autre sur un autre aspect sous le prétexte qu'il a été plus anciennement étudié. On voit bien la complexité des choix lorsque le stock horaire ne doit pas excéder, en théorie, 5 ou 6 heures.

C'est donc plus par le biais des dossiers, des pages documentaires et autres rubriques dont l'utilisation est laissée à l'appréciation de l'enseignant, que les aspects culturels, sociaux ou économiques sont abordés. A côté des désormais classiques dossiers sur les témoignages de combattants et les souffrances au front — on confirme la tendance à utiliser soit le témoignage brut, soit la littérature ou le cinéma *(A l'ouest rien de nouveau* ou *les Croix de bois*) — les manuels, même les plus classiques, font une part honorable à l'économie de guerre (l'industrie de guerre), à l'histoire de l'arrière et des groupes sociaux (aux populations civiles dans la guerre) et même à des aspects plus culturels (la correspondance, l'horreur vue par Otto Dix, les regards sur la guerre, les affiches de propagande, la mémoire de guerre, le traumatisme de la guerre). Au total, l'enseignant dispose désormais d'un fonds documentaire rénové, peu utilisé sur le fond des chapitre, mais qui prouve que les efforts des chercheurs, dont des ouvrages récents sont parfois utilisés, ne sont pas vains et



Document L'horreur de la guerre vue par Otto Dix

■ Le peintre Otto Dix (1891-1969) est profondément marqué par la guerre à laquelle il participe comme soldat dans l'armée allemande.

■ Les tableaux qu'il réalise dans les années 1920 **dénoncent l'horreur des combats** et les **conséquences du conflit**. D'autres toiles critiquent férocement la société bourgeoise ou posent un regard cruel sur la vieillesse. « L'art de l'époque du traité de Versailles illustre le désordre et l'apparence de la folie. [...] Il est le produit d'une société en plein désarroi. » (Aragon)

1. Un paysage de l'après-guerre

André Soubiret décrit le front après la bataille de la Somme.

« On a employé toutes les épithètes pour définir l'aspect du paysage de cette région ; on a cherché toutes les comparaisons.
J'avoue mon impuissance à rendre le coup d'œil de ce sol complètement carassé, ridé, où la terre n'était plus que poussière et cendres, où les trous empiétaient sur les cratères, où la boue semi-liquide noyait tout et conservait les pollas d'un suaire glacé et jaunâtre.
Les tranchées conquises étaient pleines de charognes ; des cadavres de chevaux gisaient un peu partout dans les ravins ou à flanc de coteaux. Des tas d'obus à demi écroulés, des canons culbutés, un amas de débris de ferrailles, de cuirs, des rouleaux de 'barbelés', des lambeaux d'uniformes, pêle-mêle, pourrissaient parmi les cratères des obus, dans une eau souillée, jaune, puante. [...]
Pays rasé ? Pire que cela, pire que l'anéantissement, car la destruction laisse des traces. Pays escamoté, pays inexistant. À regarder le terrain, on eût pu croire que les hommes avaient rêvé, qui affirmaient qu'ici se dressait une église, que là il y avait eu des fermes ou des jardins. »

Témoignage d'André Soubiret cité dans *La Grande Guerre racontée par les combattants*, Libraire Ouillet

Editions Hatier

commencent à avoir des traductions visibles.

Coups de projecteurs

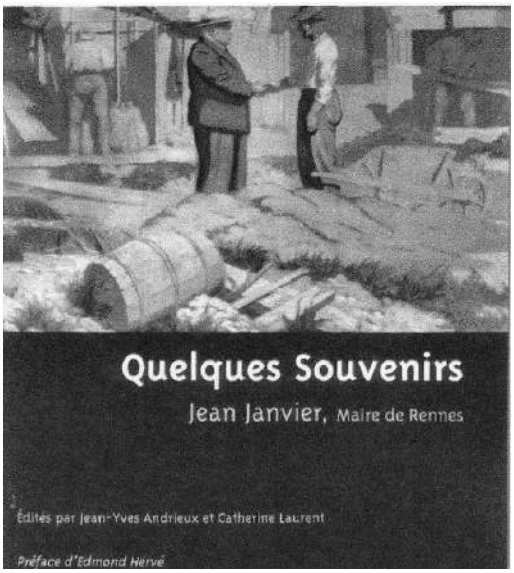


L'association «Théodore Chalmel » de Saint-Père-Marc-en Poulet a publié récemment deux ouvrages fort intéressants concernant cet instituteur local : ses mémoires de la fin du XIX^{ème} siècle jusqu'aux années trente et les bulletins communaux de sa commune de 1911 à 1919. A commander à l'association, mairie de Saint-Père-Marc-en-Poulet, 35 430.

CHALMEL T., *Mémoire d'un instituteur rural (1885-1935),* Association Théodore Chalmel, 1999, 339 p.
CHALMEL T., *Saint-Père-Marc-en-Poulet, Bulletin communal, 1911-1918,* Association Théodore Chalmel, 1997, 526 p.

Autre initiative à signaler concernant les sources et les témoignages, la publication aux Presses Universitaires de Rennes des souvenirs du maire de Rennes Jean JANVIER, incluant la période de la Grande Guerre :

ANDRIEUX JY, LAURENT Catherine (éd.), *Quelques souvenirs. Jean Janvier, maire de Rennes,* PUR, *2000, 339 p.*
Une synthèse incluant la première guerre en Bretagne est sortie il y a peu :
BOUGEARD Christian, *La Bretagne d'une guerre à l'autre (1914-1945),* Ed. J-P. Gisserot, 1999, 128



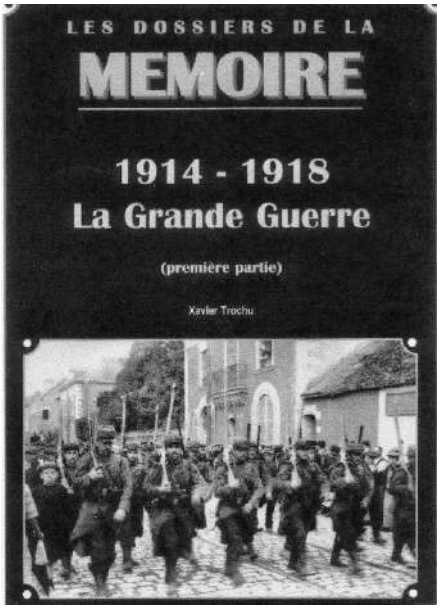
Autres références bibliographiques

Réunies par Daniel Richard-Maupillier et René Richard

ALDINGTON Richard, *Mort d'un héros,* Actes Sud, 2000 (réédition du célèbre roman paru en France en 1931).
Association Patrimoine de la Grande Guerre- *Ribécourt-Dreslincourt, les années noires*, 64 pages avec couverture couleur, 2001, 60 francs, port inclus (commander à Didier Guénaff, 24, rue du Chêne, 60 138, Chiry-Ourscamp- chèque à l'ordre de Patrimoine de la Grande Guerre).
BERGES Louis, *L'opinion publique locale et les mutineries en 1917 dans la zone des armées,* Mémoires de la Société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne, Châlons-en- Champagne, 2000.
Les Cahiers de la Paix N°7/2000, Actes du colloque de Verdun "Finir la guerre" des 12 et 13 novembre 1999. (Trois parties: la fin de la bataille, le retour des hommes, la reconstruction), P.U. de Nancy, 100 F.
CHOURAQUI André, *Chronique de Baba, Lettres d'Abraham Meyer, mon grand-père, à ses.* fils 1914-1918, Editions Daniel Radford, 338 pages, 130 f.
LOPEZ Jean, *14-18, Le calvaire des Poilus,* Editions Lesir, 169 F.
OLIVER GF D., BRANDON Laura, *Reflet de l'expérience canadienne, 1914 à 1945*, Ed. Trécarré, 249
F. POUSSE Adolphe, *Une soutane sous la mitraille, Carnets de la Grande Guerre d'un curé de campagne,* Editions La Chasse au Snack, 2000, 200 p., 130 F.

Au catalogue des éditions Citédis, **Jacques BOUILLON et Michel PETZOLD**, *Mémoire figée, mémoire, mémoire vivante, les monuments aux morts, 160 p, 180 F.*
Au catalogue de Ysec éditions à noter : *9 avril 1917: les Canadiens à Vimy* et *13 juillet 1915: l'attaque allemande à la Haute Chevauchée* - Chaque volume comprend 64 pages (18x25) avec 40 à 50 photos. Prix de vente, 69 francs. Parution trimestrielle de deux ouvrages. Commandes et informations à Ysec éditions, BP 405, 27 404, Louviers Cedex.

A signaler, les ouvrages du Cercle Archéologique Arrageois (Arras). 1-La bataille d'Arras; 2-Roclincourt, Ecurie, un verrou sur le front, d'Artois; 3 - Saint-Laurent-Blangy, trois ans au coeur des combats; 4 - Beaurains, quatre ans sous le feu; 5 - Dans la tranchée devant Arras ; 6 - Tilloy-les Mofflaines, Monchy-le-Preux . Ces excellentes monographies sont en vente à 100 f (+ 11,50 f de port pour les 2, 3, 4, 5 et 16 f de port pour les 1 et 6). Commander au Service archéologique d'Arras, 77, rue Baudimont, 62000, Arras.



Pour terminer, signalons une parution récente sur la ville de Nantes pendant la Grande Guerre : **TROCHU Xavier**, *Nantes. Les dossiers de la mémoire. 1914-1918, La Grande Guerre*, éditions CMD, 1999, 2 volumes.
Il s'agit d'une synthèse claire et surtout abondamment illustrée.

Internautes attention, nouvelle adresse bretagne.14.18@wanadoo.fr

laquelle remplace l'ancienne adresse bretagne.14-18@wanadoo.fr

BRETAGNE 14-18
Association de recherches et d'études historiques sur la vie des Bretons dans la Grande Guerre
Bulletin de liaison et d'information
ISSN : 1240 - 5396
Directeur de la publication : René RICHARD
Comité de rédaction : Daniel AMOURET, Jean-Pierre COTTE, Marcel FLOC'H, Roger HUGUEN, Yvon KERURIEN, Gabriel LE MER, Frédéric LE PERSONNIC, Thierry LE ROY, Marie LLOSA, Michel PIETO, René RICHARD, Ronan RICHARD.
Secrétaire de rédaction : Ronan RICHARD.
Contacts association : Bretagne 14-18, Bel Horizon, 22 330 - Plessala.
Bretagne 14-18, 6-allée des Bruyères, 22 300 - Lannion.
Contacts bulletin et revue : Ronan RICHARD, le Paradis, 22 600 - Saint-Barnabé.
bretagne.14-18@wanadoo.fr